

« Vite ! Hâte-toi ! »

À grand-peine, Déborah cherchait à suivre le petit David qui courait devant elle. Essoufflée, gênée par son embonpoint, elle marchait difficilement sous le soleil pesant de cette fin d'après-midi. L'enfant, déjà loin devant, se faufilait parmi les nombreux passants, têtes familières que Déborah saluait en marchant. À neuf ans ils sont comme des chiots, courant de tous côtés, impatients, débordant d'énergie. Déborah ne le voyait plus, mais elle connaissait le chemin. Pensez donc ! Elle avait assisté Esther pour chaque naissance ; des accouchements faciles, des bébés vigoureux. Ah ! Si elle avait eu des enfants, elle aurait aimé qu'ils ressemblassent à ceux d'Esther. Mais le Saint, béni soit-Il, ne lui avait pas permis de connaître cette joie. Ainsi va la vie. Elle mettait au monde les enfants des autres et c'était pour elle une grande mission qu'elle accomplissait avec enthousiasme et ferveur.

« Vite ! Ne traîne pas ! »

Déborah contourna Santa Maria la Bianca. Derrière l'austère façade de briques et de pierres, si différente de celles des autres églises de la ville, se cachait une salle somptueuse. Elle ne l'avait jamais vue, mais sa mère la lui avait décrite en détail. Car c'était autrefois la plus belle, la plus grande, la plus célèbre synagogue de Tolède. Aujourd'hui les chrétiens s'y pressaient tous les jours. Souvent des juifs convertis, dont le nombre n'avait cessé de croître ces dernières décennies. Combien d'amis d'enfance avaient ainsi changé de religion ! Combien de familles avaient été déchirées par ces trahisons !

Elle monta la rue San Juan de Dios, se frayant difficilement un chemin parmi les clients des boutiques de l'étroite ruelle, essayant de marcher plus vite, malgré son essoufflement. Traverser le marché aux épices fut

une véritable épreuve. Enfin, elle se retrouva dans la rue de la Magdalena. Elle était presque arrivée.

David, sans doute inquiet de ne pas la voir, apparut au coin de la rue.

« Je viens, petit, je viens ! cria-t-elle à bout de souffle. T'en fais pas, je sais où c'est ! »

Et l'enfant disparut à nouveau. Oui, il fallait se presser. Elle ne voulait pas arriver après la naissance. Pourquoi avoir tant tardé à l'appeler ? Esther. Quelle femme admirable ! Si belle et si courageuse ! Heureux Semuel d'avoir rencontré une telle femme vaillante, dont la valeur dépasse celle des perles ! Être sa compagne n'est sûrement pas de tout repos, il le sait, lui qui passe sa vie dans les tripots, à jouer l'argent qu'il gagne. Il pourrait être riche, il connaît son métier, c'est un orfèvre de talent. Mais comme tant d'autres dans la judería<sup>1</sup>, il a la maladie du jeu. Et quand elle vous tient, vous ne pouvez vous en défaire. Comme la lèpre. Un grand malheur ! Tant d'hommes en sont atteints.

La côte était derrière elle. La sage-femme fit mentalement l'inventaire de son sac – huiles, onguents, coton, amulettes, livre de prières – et franchit les quelques mètres qui la séparaient de la maison.

## 2

« Entre vite ! »

Rachel, la grand-mère, brune, maigre, anxieuse, avait guetté son arrivée et lui ouvrit aussitôt. Déborah traversa le patio, respirant bruyamment pour reprendre son souffle. Il lui fallait encore monter à l'étage et elle tentait de rassembler ses forces. Incapable aussi de saluer Nissim, le fils cadet d'Esther, et son ami Aharon. D'ailleurs, ils ne l'avaient pas remarquée, trop absorbés qu'ils étaient par leur jeu de billes. Un peu plus loin, elle aperçut Léa, la petite dernière qui, armée d'un balai beaucoup trop grand pour elle, brossait avec application les pavés colorés de la cour. Elle le faisait glisser d'un côté puis de l'autre, mettait la poussière en tas, recommençait ailleurs et marmottait des paroles inaudibles. Comme elle était gracieuse ! Esther lui avait confectionné une jolie robe, plus courte que celles dont on aime parer les enfants, et ses cheveux noirs, bien fournis, semblaient sur sa petite tête, une élégante toque de fourrure.

Dans la chambre, à l'étage, la chaleur était insupportable. Pas un souffle d'air ne passait à travers les volets clos, la sage-femme respirait toujours

---

<sup>1</sup> Quartier où vivaient les juifs

difficilement. La vieille Adonza, fidèle voisine, présente à chaque accouchement, avait placé une amulette sur le ventre d'Esther qui, ne tenant plus assise, avait voulu s'allonger, ce qui n'était pas l'usage, et elle lui chuchotait des prières pour aider au bon déroulement de l'enfantement :

« En Dieu seul mets ton attente, ô, mon âme, car en lui est mon espoir. »

Au pied du lit, le coussin pour accueillir le nouveau-né ; sur une table, près de la fenêtre, une cuvette pour son premier bain ; à côté, des linges propres pliés et des bandelettes.

Adonza salua Déborah d'un signe de tête à peine perceptible, tandis qu'Esther, en proie à des contractions de plus en plus fortes, recroquevillée sur son lit, haletante, esquissa un pauvre sourire, puis ferma les yeux, grimaçant de douleur.

« C'est dur, cette fois-ci, c'est très dur », murmura-t-elle.

L'examen confirma que la sage-femme avait bien fait de se presser. La naissance était imminente. Tandis que la grand-mère prenait place de l'autre côté, Déborah, remontant ses manches, s'assit au bout du lit et se penchant sur le ventre d'Esther, elle marmonna :

« *L'ange Michaël marchait sur le mont Sinaï et entendit des cris et des hurlements, il demanda à Dieu : "Dieu tout-puissant, quels sont ces cris que j'entends ?" Et Dieu lui répondit : "Ce sont les cris d'une accouchée. Dis-lui, sors, sors de la terre, sors, sors !" Attache-lui une dent de loup au cou et elle accouchera immédiatement.* »

Tout en récitant, elle massait les cuisses de la jeune femme à l'huile d'amande douce, remontait vers le ventre, appuyant légèrement. Elle passa au cou d'Esther une dent de loup percée, retenue par une cordelette.

« Vas-y, Esther, vas-y, pousse, pousse ! C'est le mal joli, quand il est fini, on en rit. »

Rachel serrait les mains de sa fille, l'encourageait :

« Pousse, ma belle, pousse ! Fais-moi un beau petit-fils, fais-moi une belle petite-fille, pousse, ma belle, pousse ! »

La jeune femme haletait, des gouttes perlaient sur son front, collaient ses cheveux défaits, se perdaient dans le lit.

« Oui, oui, je vois ses cheveux ! Il arrive ! Il est là ! Encore un peu. *Ce sont les cris d'une accouchée, dis-lui, sors, sors de la terre, sors, sors !* »

La sage-femme était maintenant trempée de sueur, elle aussi. Elle appuyait fortement sur le ventre par un mouvement de haut en bas, et de la main droite s'efforçait de dégager la tête du bébé. Et d'un coup, tel un boulet de bombe, l'enfant fut expulsé du sein maternel. Elle put tout juste l'attraper au vol. Aussitôt, un cri strident retentit.

« Une belle petite fille, bravo, bravo ! » jubilait Rachel.

Adonza souriait, heureuse de voir ce nouvel être, heureuse que tout se fût bien passé. Déborah, après avoir coupé le cordon ombilical et l'avoir ligaturé d'une ficelle tressée de lin, tendit le bébé à Esther qui voulait l'embrasser, puis le remit à la grand-mère pour qu'elle le lave et l'habille.

« La petite est bien vigoureuse ! Tu entends ses cris, Esther ? »

Rachel riait.

« Mais calme-toi donc, bébé, calme-toi ! »

Ravie, elle entreprit de la baigner. Elle cessa immédiatement de pleurer.

« Coquine, tu sais ce qui est bon. »

Elle caressait plus qu'elle ne frottait le petit corps, tendrement les fesses. Elle palpait les jambes, les bras, tandis que Déborah s'activait autour de l'accouchée, pressait délicatement sa main sur le bas-ventre, saisissait le cordon et tirait doucement afin de provoquer l'expulsion du placenta. Elle ne put en extraire qu'un morceau et proféra un juron.

« Aide-moi, pousse, Esther ; il faut en finir ! »

Elle s'inquiétait de voir le sang couler, faiblement d'abord, un mince filet, puis de plus en plus fort, un torrent déchaîné, un flot jaillissant des entrailles de la mère, qui ne voulait tarir, trempant les draps, traversant la paille, formant déjà une flaque sous le lit.

### 3

La petite Léa regarda autour d'elle et s'aperçut subitement qu'elle était seule dans la cour. Où était donc passé son frère, Nissim ? Elle hésita un instant, regarda encore. Elle appela. Toujours rien. Elle cria plus fort, pleurnicha, appela de nouveau. Personne ne vint. Elle laissa alors tomber le balai devenu encombrant, se dirigea, décidée, vers la porte qui menait à l'étage. Là, elle entendit des chuchotements, des bruits de pas, des cris de bébé. L'escalier était bien raide. Pour parvenir au premier, il fallait entreprendre son ascension, tâche ardue pour la fillette d'à peine dix-huit mois qui jamais encore n'avait accompli seule cette escalade. Elle commença à grimper avec une seule idée : retrouver son frère, sa mère, ou sa grand-mère. Elle montait, se hissait à l'aide de ses pieds, de ses mains, de ses genoux, respirait bruyamment, s'arrêtait un peu pour reprendre son souffle, arriva enfin à l'étage, se mit debout, chercha un instant son équilibre sur ses petites jambes, puis se dirigea, déterminée, vers la porte entrouverte qu'elle poussa, restant immobile sur le seuil. Sur un coussin, un bébé emmaillotté, et Déborah s'agitait autour du lit où sa mère gisait, livide. Toutes les

bandelettes, tous les onguents contre le flot de sang, toutes les formules, toutes les prières, contre l'hémorragie.

« Et de la façon que le soleil et la lune se sont arrêtés  
Au temps de Josué,  
Les sangs s'arrêteront et retourneront à leur place  
Et à leur place resteront les sangs ;  
Viens à mon secours, ô, Dieu, car les flots m'ont atteint,  
Menaçant mes jours. »

Déborah récitait d'une voix blanche, tapotant les joues d'Esther, lui caressant le ventre, tendant les mains vers de nouvelles bandes.

« Maman, maman », appela Léa, se précipitant vers le lit.

Mais d'un seul mouvement, la grand-mère la retint, et soudain, tenant l'enfant fermement, elle se mit à hurler. C'était un hurlement de bête blessée, un hurlement saccadé, venu du fond de l'être. Effrayée, Léa criait aussi, et le nouveau-né se remit à pleurer.

Rachel gémissait ; un râle sourd, une plainte profonde :

« Ma fille, mon Esther, mon adorée, lumière de mes jours, sens de ma vie. Ma fille si belle, ma fille si bonne. Je t'aime, ma fille, je n'ai que toi. Tu es mon soleil, l'air que je respire, l'eau que je bois, le seul enfant qui me reste, ma joie, ma vie. Vois, ô, Éternel, quelle est ma détresse. Je suis une pauvre femme, de mari je n'ai plus, tous mes enfants sont morts. Seule Esther, ma fille bien-aimée ! Et maintenant ? Seigneur, prends ma vie, je n'en veux plus, prends ma vie et rends-nous Esther. Ô, Éternel, j'ai péché, je suis une pauvre femme, punis-moi, châtie-moi, mais je t'en supplie, rends-la-moi. »

Puis soudain, se mettant à crier :

« Esther, Esther, Déborah ! Adonza, tu vois ? Elle nous regarde. Esther ! Réponds ! Mais fais donc quelque chose, Déborah ! Déborah ! Pourquoi es-tu là ? Pour tuer mon trésor ? À quoi sers-tu ? Maladroite, incapable ! Quoi ? Sage-femme ? Et tu laisses mourir ma fille ! »

Lâchant Léa qui se débattait, elle se coucha en sanglotant sur la mourante.

« Je passe chez le docteur, puis je vais chez Todros, je ramène Semuel », dit Adonza.

#### 4

Un... deux... trois. Les dés lancés d'une main experte roulaient sur le tapis en flanelle verte. Dans la pièce sombre, pas un bruit, pas un mot. Tout autour, assis, Semuel et ses compagnons de jeu, les yeux rivés sur la

table, suivaient les tressautements et sursauts des petits cubes, immobiles comme des statues mais attentifs, tendus d'angoisse et d'espoir. Plus de pensées, plus de tracas, plus de soucis, plus de tourments. Un seul intérêt, un seul but, une seule raison d'être ; toute une vie en suspens. Quelques hommes debout suivaient la trajectoire de chaque dé, intéressés, ne parlant plus, à peine respirant. Le gros chien noir, terminant sa sieste tardive, allongé près de la porte s'étira en bâillant bruyamment. Les dés s'immobilisèrent, les uns après les autres.

« Six, quatre, deux, s'exclama un joueur, encore pour toi ! »

Semuel exultait secrètement. C'était la troisième partie, il gagnait pour la troisième fois. Oublié le serment prêté une semaine auparavant devant témoins de ne plus toucher aux dés ni aux cartes, envolées les bonnes résolutions prises pour effacer la détresse de sa femme. Aujourd'hui, il regagnait toutes les sommes perdues ces mois derniers. Il gagnerait même plus, il deviendrait riche, c'était son jour de chance, il ne fallait pas laisser filer une telle aubaine. Ses jours de chance, il savait les reconnaître. À chaque fois qu'un enfant lui naissait, il gagnait. Il achèterait des présents à Esther, aux enfants et une étoffe de Gand pour le bébé. Il offrirait même une coiffe à la grand-mère. Oui, Esther méritait bien cela et plus. Comme elle était merveilleuse ! Comme il l'aimait ! C'était sûr, il arrêterait le jeu. Dès ce soir, il ne toucherait plus ni aux dés ni aux cartes. Mais là. Comment ne pas se réjouir de tous ces gains ? Il fallait continuer. Elle le comprendra et sera heureuse. Elle lui dira qu'il a raison. Il le savait, il en était sûr. Encore deux jeux et la partie se terminera. Encore deux ducats, trois peut-être.

« Vas-y, lance ! »

*Pourvu que cette fois encore... Juste deux fois et ensuite, plus jamais.*

« Deux, cinq, quatre ! Semuel, c'est encore pour toi. Il va tous nous ruiner aujourd'hui ! »

L'un des joueurs se leva, chercha sa bourse dans les plis de sa cotte et sortit les dix pièces.

« Continuez sans moi ! »

Semuel essaya de le retenir, mais en vain. L'homme était décidé, il ne voulait pas de nouvelles dettes. Le visage fermé, sans saluer l'assistance, il se dirigea vers la sortie. Todros, maître des lieux, qui en avait vu bien d'autres, ne se formalisa pas d'un tel manque de civilité.

Mais il n'eut pas le temps d'atteindre la porte, elle fut ouverte de l'extérieur et la vieille Adonza apparut, seule femme dans cet univers masculin, présence étrange et incongrue.

« Je cherche Semuel », dit-elle d'une drôle de petite voix.

Ils marchaient maintenant dans les rues, il ne lui posait pas de questions. La tête vide. Sombre était Adonza. Très agile pour son âge, lui rythmait son pas sur le sien. Moins de monde dans les rues à cette heure, bientôt le soir.

« Tu as une petite fille, Semuel. Pour Esther, ça ne va pas trop bien ; elle perd du sang. Je suis passée chez le docteur, mais il n'est pas chez lui. »

*Ne pas penser, suivre Adonza, ne pas parler. Il fait encore chaud. C'est l'été. Les cloches de l'église sonnent les vêpres. Déjà. Les pièces s'entrechoquent dans la bourse. Il y en a beaucoup. C'est lourd. Quels jeux ! Mon jour de chance...*

Déborah était sur le pas de la porte. Dès qu'elle le vit, elle se précipita, en larmes.

« Je n'ai rien pu faire, Semuel, rien. Elle a perdu tout son sang et j'étais là, mais je n'ai rien pu faire. Ça a été si soudain. »

Ils montèrent ensemble l'escalier et pénétrèrent dans la chambre totalement sombre maintenant. Semuel ne chercha pas à voir le bébé. Il s'assit sur le lit, regarda longuement sa femme morte, son unique amour, la seule qui sut l'écouter, le comprendre, le conseiller. La grand-mère était prostrée, toute ratatinée. Le silence.

« Que vas-tu faire du bébé, Semuel ? Il faut une nourrice », dit Déborah.

Il ne donna pas de réponse.

« Le bébé a besoin d'une nourrice, répéta-t-elle.

— Écoute, Déborah, tu fais ce que tu veux, vous faites ce que vous voulez. Les nourrices, les bébés, les naissances, c'est ton travail, non ? Laissez-moi en paix avec tout ça. Le bébé, tu le prends, tu le donnes. Ce n'est pas mon affaire, cela ne me concerne pas. »

Déborah hocha la tête lentement. C'était un si grand malheur. Elle regarda la grand-mère et renonça à lui parler.

Que faire de ce nouveau-né, petite fille sans nom, qui dormait là, paisiblement, mais qui bientôt saurait se faire entendre ? Elle n'avait pas le choix. C'est elle, Déborah, qui devait prendre une décision. Esther était morte dans ses bras sans qu'elle pût rien pour la sauver. Elle sentait encore sa présence dans la pièce, oui, elle était là, à côté d'elle, lui parlait :

*« Prends soin de ma fille, Déborah, tu es seule capable de le faire, occupe-toi d'elle. »*

Trouver une nourrice. Mais où ? Et qui ? Soudain, elle se souvint que l'amie de sa sœur avait accouché, quelque temps auparavant. Sarah. Elle la connaissait depuis l'enfance, une femme de toute confiance, si douce avec les petits. Bien sûr, c'est à Sarah qu'elle demanderait de prendre le bébé. Elle

ne le refuserait pas. Cependant, ce n'était pas si simple. Sarah s'était convertie, oui, elle n'était plus juive. Elle avait même changé de prénom. Comment s'appelait-elle aujourd'hui ? Maria-Angela ? Maria-Angela ! Comment était-ce arrivé ? Tant de juifs se convertissaient ces dernières années. Des prédicateurs sillonnaient les routes et les persuadaient de renier la foi de leurs ancêtres. Et le mari de Sarah avait voulu devenir chrétien. Impossible après de changer d'avis. Il était formellement interdit d'abandonner le christianisme. Mais un bébé ! Était-ce réellement important ? Elle ne resterait que quelques mois, juste le temps de prendre des forces. Ensuite, la grand-mère la reprendrait. Oui, elle amènerait le bébé chez Sarah-Maria-Angela dans la rue des teinturiers, lui expliquerait la situation, saurait la convaincre.

« Il faut lui donner un nom », dit-elle soudain.

Mais personne ne répondit.

« Esther, elle s'appellera Esther comme sa mère, n'est-ce pas, Semuel ? »

## 6

Des flammes, des cris, des hurlements. Le vent attise l'incendie. Des appels, des carrioles qui s'ébranlent, des chevaux qui se cabrent, des ordres qui sont lancés, des hommes qui se battent, des coups de feu, des hommes qui s'écroulent, des blessés, des morts. La bataille fait rage. Le quartier des nouveaux chrétiens<sup>1</sup> est la proie des flammes. Les maisons de bois flambent, le feu s'étend. C'est une guerre sans merci que des vieux chrétiens<sup>2</sup> livrent aux juifs convertis. Ils les haïssaient juifs, chrétiens, ils les exècrent.

Personne ne sait précisément ce qui est arrivé, quels différends, quelles rivalités ont provoqué l'affrontement. Des rumeurs circulent qui se contredisent, des anecdotes, des fables, des mensonges. Depuis des mois, les conversos<sup>3</sup> sont sur le qui-vive, ils s'attendent à chaque instant à être massacrés, comme déjà par le passé. Ils ont armé et entraîné une milice de quatre mille hommes, prête à répondre à toute attaque. Fernando de la Torre, leur chef, dirige les opérations et l'issue des premiers combats leur a été favorable. Préparés, ils ont su se défendre. Ils étaient hors de danger, les assaillants s'étaient dispersés.

Aujourd'hui, le vent du Sud se révèle l'ennemi le plus dangereux. Il a transformé en un gigantesque brasier l'une des torches, lancée au hasard depuis la cathédrale. Les herbes sèches s'embrasent ; un feu de paille

---

<sup>1</sup> Juifs convertis au christianisme

<sup>2</sup> Chrétiens de vieille souche

<sup>3</sup> Nom donné aux juifs convertis en Espagne

d'abord, hésitant, tout prêt à mourir. Mais sur un coup de vent, il s'affirme, grandit, les flammes dansent autour d'une maison voisine, lèchent la porte, la dévorent. Le toit incandescent s'affaisse, les murs s'écroulent, les demeures proches s'enflamment. Le vent souffle, tout le quartier brûle, la place de la Magdalena, la rue dite « du sel », la rue neuve, la rue des teinturiers jusqu'à l'église Santa Justa, tout flambe ; un immense brasier, feu de haine, feu de désolation.

« Au secours ! À l'aide ! Sauve qui peut ! »

Hommes, femmes, enfants s'enfuient. C'est une course éperdue. Des mères clament les noms de leurs enfants, des pères, courbés sous le poids de coffres remplis d'objets, se fraient difficilement un passage dans les rues envahies. Sauver sa vie et celle des siens, ne pas se retourner, trouver refuge quelque part, à Tolède ou ailleurs. Des cris, un enfant appelle en vain ses parents. Une vieille hurle à la mort. On se bouscule, on tombe, on se relève, certains restent à terre, piétinés. On s'entraide pourtant. Mais la panique est à son comble.

Maria-Angela, flanquée de deux nourrissons, court dans les rues, puis grimpe dans une carriole. Elles sont plusieurs femmes à se précipiter avec leurs enfants dans cette voiture. Les chevaux, fouettés et affolés, galopent vers les portes de la ville, loin de l'incendie, loin des dangers. Les bébés braillent, des enfants pleurent. Maria-Angela rejoint son mari à la porte de Bisagra d'où ils partiront pour Séville. Là-bas, il y a toute leur famille, ils seront accueillis. Certes, le voyage est long ; avec deux bébés, c'est difficile. Mais elle ne peut abandonner la petite Esther que Déborah lui a confiée, impossible de retrouver la sage-femme maintenant dans la cohue et la confusion. D'ailleurs, qu'en ferait-elle ? Qui la nourrirait ? Que faire sinon l'emmener ? Une si longue route, c'est dur et pénible. Il n'y a pas d'alternative. Là-bas, ils seront accueillis.